

CHAPITRE XXVI.

DE LA PERFECTIBILITÉ DU GENRE HUMAIN. LOI MORALE DE LA NATURE.

Au milieu même des ravages de la guerre les maux s'adouçissent, les esprits s'éclairent, les peuples se rapprochent, et la masse du genre humain s'avance toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande.

(Tungor.)

Oh ! la belle, la noble destinée d'avancer toujours vers la perfection sans jamais rencontrer le terme de ses progrès !

(Ancillon, *De la destination de l'homme*, p. 284.)

Au fond de notre âme repose un sentiment sublime à peine entrevu des moralistes, et qui cependant remue l'humanité ; c'est que l'homme, quelles que soient d'ailleurs son ignorance ou ses lumières, ne veut reconnaître qu'à la raison et à la justice le droit de le dominer. Il en résulte que les peuples n'obéissent aux lois les plus dures, aux superstitions les plus extravagantes, que parce qu'ils les croient justes et raisonnables. Sous cette observation si simple viennent se ranger les plus grands événements de l'histoire.

Je dis que le sentiment est sublime, car il témoigne, et cela contre les calomnies des sophistes sur

notre amour pour le mensonge, il témoigne, dis-je, que nous ne nous attachons à l'erreur qu'autant qu'on nous la présente comme la vérité. Transportez-vous au moyen âge : voyez le peuple courbé devant les nobles ; et les nobles, les rois et les peuples courbés devant les moines. Pourquoi cette double abjection ? c'est que la supériorité de la race noble est une conviction du peuple, comme la sainteté des moines est une conviction des nobles et des rois. Tous croient obéir à la justice et à la raison, et c'est pour cela qu'ils obéissent. Mais que l'une des deux puissances, le peuple, par exemple, vienne tout à coup à comprendre son erreur ; aussitôt ses chaînes tombent, et se dépouillant des croyances qui le retenaient dans l'esclavage, il court chercher cette justice à qui seule il reconnaît le droit de commander. Certes j'avais bien raison d'appeler sublime un sentiment qui maintient la dignité de l'homme jusque sous la verge du despotisme, et qui le rend libre aux premières lueurs de la vérité.

Dans ce sentiment universel, on reconnaît une loi de la nature, loi contre laquelle viennent se briser une à une toutes les superstitions et toutes les législations tyranniques du globe.

Cette loi s'enchaîne d'ailleurs merveilleusement avec deux autres lois qui concourent au même but. Ainsi :

L'homme aime la vérité, il y aspire : première loi de la nature.

Mais dans cette recherche il lui faut un guide ; ce guide, il le porte avec lui.

L'homme incline toujours vers ce qu'il y a de plus beau : seconde loi de la nature.

Enfin ces deux lois sont comme la racine d'une troisième, la loi de perfectibilité, qui emporte tous les peuples d'un même branle, mais non d'un même mouvement, les uns avant, les autres après, vers l'accomplissement de toutes les lois de la nature, sous les regards d'un seul Dieu.

Cette loi ne fut découverte que vers la fin du siècle dernier. Turgot en avait eu le pressentiment ; Condorcet, du fond de son cachot, se hâta de la jeter au monde. La pensée était grande, mais il ne fit que l'entrevoir, ou plutôt il la rétrécit au tableau progressif des sciences, laissant au siècle suivant la gloire d'en faire l'application providentielle au développement, sur le globe, de la morale et de l'humanité.

Tel est le but de la loi, ou, pour mieux dire, tel est le grand travail imposé au genre humain. Quelle sera la fin de ce travail, je l'ignore. Tout ce qu'il est possible d'entrevoir, c'est qu'il y a une mission donnée, une route plus ou moins longue à parcourir, et que le monde moral roule dans ces ténèbres, mais en s'approchant toujours de la lumière.

Ceux qui ont combattu cette loi ont imaginé qu'elle proclamait l'accroissement progressif de l'intelligence humaine. Pleins de cette pensée, ils demandent quel poète nous opposerons à Homère, quel sage à Socrate, quel guerrier à Épaminondas ; puis ils se réjouissent de leur triomphe avant même d'avoir compris la question. En effet, la perfectibilité

n'est pas le pouvoir de changer la nature de l'homme ; elle est tout simplement l'expression du mouvement des masses et des progrès de l'humanité. Considérant tous les peuples qui couvrent le globe comme un seul homme, elle cherche si cet être s'est amélioré depuis le commencement du monde ; elle lui demande ce qu'il était à l'époque de Sésostris et ce qu'il est aujourd'hui, les erreurs qu'il a tuées et les vérités qu'il a fait naître, tout ce qu'il a laissé sur sa route et tout ce qu'il y a recueilli dans une marche de plus de six mille ans. Magnifique spectacle des destinées humaines, dont le cercle s'agrandit et s'éclaircit à chaque nouveau siècle qui tombe dans l'éternité.

Ce serait une histoire de haute conception que celle des progrès de la vérité sur le globe. Les plus grandes gloires, les gloires sanglantes, y tiendraient la plus petite place : on en retrancherait tous les peuples qui n'ont rien légué au monde.

L'Égypte, malgré ses castes, son idolâtrie, l'esclavage et la mutilation des hommes, pourrait y obtenir quelques lignes. C'était un vaste atelier, où une multitude de mains travaillaient au profit du maître. Mais pendant que les ténèbres couvraient le peuple, une lumière cachée brillait dans les temples et dans les tombeaux. Pythagore et Platon vinrent y chercher la sagesse, et avec elle le sceptre de la civilisation passa à la Grèce.

Athènes et Sparte offraient le spectacle de deux

peuples libres. C'était le premier essai de cette vérité, encore inconnue, que tous les hommes, étant égaux devant les dieux, doivent être égaux devant la loi. La Grèce légua ce principe à Rome, déjà victorieuse, avec les doctrines de Socrate, l'exemple de sa mort et la pensée d'un Dieu unique, source de toute vérité.

Rome profita peu du legs. Elle s'honora par l'amour de la patrie et les vertus de la famille. La pudeur d'une femme et un temple élevé à la piété filiale établirent sa puissance et la firent grande aux yeux des hommes et des dieux. Elle tint la terre dans ses chaînes; elle lui donna l'exemple des dévouements les plus héroïques; mais, en mourant, elle ne lui laissa aucune de ces grandes vérités qui sont le patrimoine du genre humain.

Et ce n'est point ici une de ces accusations irréflechies que l'histoire se plaît à contredire. Ouvrez Tite-Live et Tacite: Rome, la puissante Rome, sait combattre, conquérir, civiliser; mais elle n'ajoute rien aux legs de la Grèce, elle ne retranche rien aux férocités de sa civilisation: le polythéisme, l'idolâtrie, l'esclavage, la gloire du suicide, les jeux sanglants du cirque, les sacrifices humains, la terre déclarée barbare, les peuples considérés comme une proie, et le droit des armes érigé en droit des gens; erreurs populaires, cruautés religieuses, patriotiques et politiques, contre lesquelles, pendant plus de vingt siècles, il ne s'élève aucune réclamation.

L'antiquité en est couverte comme d'un voile qui

dérobe à son génie la grandeur de Dieu, la dignité de l'homme et les lois de la nature.

Les progrès de la société ancienne se concentrent dans ces trois pensées: unité dans le mariage, liberté civile et politique, égalité devant la loi. Ces deux derniers principes sont d'ailleurs resserrés dans les limites les plus étroites; ils ne sortent pas de la nation, ils ne sont d'aucun secours aux vaincus. Ce n'est pas l'homme que la loi honore, c'est le citoyen.

Voilà l'œuvre morale de quarante siècles. Alors le grand empire s'écroule, et avec lui toute la société ancienne. Au milieu de ces décombres, les droits du citoyen se perdent, mais ceux de l'homme se retrouvent. Ils doivent fonder un ordre de choses plus large, plus fécond, et surtout plus humain. Ils sont appuyés sur l'unité de Dieu, d'où sort l'unité du genre humain.

C'est de Jésus-Christ que nous vint cette lumière. Il fit tomber le voile qui cachait au monde le Dieu de Moïse, transfiguré par l'amour; il rendit les enfants au père et le père aux enfants; et il se trouva tout à coup que la plus haute pensée de Socrate circulait parmi les peuples.

Le premier effet de cette vérité sur le globe fut un événement prodigieux, la destruction de l'esclavage. Cent peuples savent aujourd'hui ce que ne sut aucun sage de l'antiquité, qu'acheter et vendre un esclave, c'est acheter et vendre le sang d'un homme, c'est violer d'un seul coup les lois de Dieu et les droits de

l'humanité. Vérité simple, vérité naturelle qui s'élève comme une muraille entre les temps antiques et les temps modernes. Aujourd'hui, l'esclavage est une barbarie des nations barbares; c'était autrefois un usage des nations civilisées; jusque-là que Platon en fit un des éléments de sa république idéale.

Aristote lui-même, l'homme de la raison, y fut trompé; il prit l'assentiment de tous les peuples pour une loi de la nature; de l'usage, il conclut le droit. Ne pouvant reconnaître l'homme dans les abjections de l'esclave, il annonça une race inférieure faite pour servir comme le cheval est fait pour porter, ne s'apercevant pas que ces abjections, qu'il prenait pour le caractère d'une espèce, étaient l'œuvre de l'esclavage, et non l'œuvre de la nature¹.

La vie morale des peuples s'est donc agrandie d'une pensée qui manquait à Socrate, à Platon, à Aristote, et qu'on cherche en vain dans Moïse. Jésus-Christ la fit entendre du haut de la croix; elle se perdit au milieu de la barbarie, et, après dix-huit siècles de combats, nous l'avons retrouvée dans l'Évangile.

Ce fut une grande révolution que cette seule pensée jetée au milieu d'un monde de maîtres et d'esclaves. Rome régnait encore sur toute la terre, et sur toute la terre il y avait des marchés où l'homme

¹ Voy. Aristote, *Polit.*, liv. I, chap. III et IV. — Voyez aussi d'excellentes réflexions sur ce passage d'Aristote dans la *Philosophie du Droit* de M. Lerminier, t. II, p. 40.

vendait et achetait l'homme. La pensée de Jésus-Christ ne fut comprise que des victimes; le reste, peuples, rois, moralistes, sophistes, n'y vit qu'une conception idéale, une théorie qu'on pouvait discuter, peut-être le rêve d'un philosophe; et tout à coup la volonté vertueuse du monde civilisé est sortie de ce rêve.

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure que la morale et la politique ont subi trois grandes révolutions: la croyance au Dieu unique, manifestée par les Hébreux et par Socrate; la première apparition sur le globe de la liberté politique, manifestée par les Grecs, et la réalisation de ces deux idées, plus la destruction de l'esclavage, œuvre puissante de Jésus-Christ. Là sont les premiers chapitres de l'histoire morale du genre humain.

L'humanité marche donc, et elle marche à la conquête de la vérité. La loi de la nature l'entraîne vers ce but, dont la régénération du globe sera le couronnement. Que cette marche ait d'abord été un peu lente, cela devait être: les premières vérités sont les plus difficiles à découvrir; mais aujourd'hui le mouvement s'accélère et les progrès se multiplient.

L'UNITÉ DE DIEU,

L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN,

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ,

L'ABOLITION DES CASTES,

L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE,

LA SOUMISSION DES DROITS DU CITOYEN AUX DROITS DE L'HOMME,

ET LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Toutes vérités inconnues des anciens, toutes vérités reconnues aujourd'hui, et, remarquez-le bien, toutes vérités qui s'harmonient aux lois de la nature. Mais ces progrès ne sont que les premiers éléments des progrès qui nous restent à faire. Tant que nos yeux verront triompher le crime et persécuter la vertu, tant que les masses populaires seront privées d'intelligence et de ces nobles développements de l'âme qui nous séparent de la brute, tant que certaines races seront condamnées à l'esclavage (ainsi les nègres en Amérique, les Bohémiens en Moldavie et en Valachie¹), c'est-à-dire tant que l'homme possédera l'homme à titre de marchandise et de bête de somme, tant que, sur une grande partie du globe, les juifs seront privés des droits civils et politiques, que les hommes se diviseront par castes, les nobles et les ignobles, que le travail sera méprisé et les travailleurs avilis, enfin tant qu'il existera des mendiants, des tyrans et des bourreaux, et

¹ Les Valaques placés sous la protection (lisez sous la domination) de la Russie, tiennent eux-mêmes dans l'asservissement le petit peuple des Bohémiens qui se compose de plus de cent mille âmes. Leur propre malheur ne leur a pas encore appris les droits de l'humanité, et cependant les Valaques sont un noble peuple, le plus avancé, le plus civilisé de cette partie de l'Europe orientale. Oh ! je voudrais qu'ils pussent entendre ma voix ! je leur dirais : « Point d'esclaves, point de serfs, n'écoutez pas vos moines, car ce sont les moines qui possèdent des esclaves ; donnez à tous la liberté que vous réclamez pour vous-mêmes ; faites-vous cent mille citoyens de plus, que le souvenir de la Pologne vous soit toujours présent ; elle a péri parce qu'elle n'avait que des nobles et des serfs ; si elle avait été un peuple, elle vivrait encore ! »

que le sang humain coulera sur la terre, la loi ne sera point accomplie. L'œuvre de la perfectibilité est de faire tomber un à un tous ces vêtements d'angoisse et d'opprobre dont la société nous revêt en naissant. Loi divine et fatale, qui ne nous laisse aucun repos, qui parle au genre humain comme la mort parle à l'homme dans le terrible passage de Bossuet : « Marche, marche ! » et tous les peuples civilisés lui répondent en regardant le ciel : « Nous marchons ! »

CHAPITRE XXVII.

SUITE DU MÊME SUJET. PREMIÈRE APPARITION DE LA
LIBERTÉ POLITIQUE SUR LE GLOBE. FRAGMENT DE
L'HISTOIRE MORALE DU GENRE HUMAIN.

En étudiant l'histoire, il me semble qu'on acquiert la conviction que tous les événements principaux tendent au même but, la civilisation universelle.

(Madame DE STAEL, *De la littérature considérée dans ses rapports*, etc.)

C'est une belle page dans l'histoire du monde que l'apparition de la liberté sur la terre. L'homme brise les chaînes du despotisme, et choisit un état meilleur. L'homme peut donc choisir, l'homme peut donc se mouvoir, l'homme peut donc créer. Première manifestation de la loi du progrès, première révélation d'un travail moral imposé au genre humain ! Heureuse découverte ! magnifique spectacle !

L'Asie, avec ses villes de géants, ses monuments cyclopéens, ses arts et ses sciences stationnaires, son système despotique de meurtres et de rapines, ses troupeaux d'hommes, ses barbaries, son luxe, sa magnificence, était sans rivale sur le globe, lorsqu'une petite colonie, échappée de son sein, s'arrêta au milieu des montagnes de la Grèce ; là, oubliée

de tous, elle se dépouille peu à peu de ses mœurs et de ses habitudes asiatiques. Un soleil moins chaud, un climat moins énervant, une vie plus rude et plus active lui inspirent de nouvelles idées. Elle développe les arts, perfectionne la philosophie, établit le mariage, adoucit le culte des dieux, et déjà elle songe à adoucir le sort de la multitude. Cette dernière pensée commence la régénération du monde, et c'est de cette époque qu'il faut dater la naissance intellectuelle des peuples. Jusque-là tous les gouvernements avaient été théocratiques et despotiques, et toutes les nations enchaînées. Eh bien ! ce fut en face de ces nations et de ces despotes qui la pressaient de toutes parts que, dans un petit coin du monde, une poignée d'hommes imagina et fonda la liberté.

Alors commence une nouvelle période dans l'histoire du genre humain : les deux systèmes politiques sont en présence. D'une part, l'esclavage sombre, silencieux, les abaissements de la polygamie, et le pouvoir sans bornes qui n'enfante que des monstres ; d'autre part, la liberté glorieuse qui enfante des héros. Dans les palais de Ninive, de Babilone et d'Ecbatane, la dissolution est effrénée, la terreur est permanente ; on y voit des festins de cannibales, la débauche, l'inceste, le parricide, le fratricide ; là il n'y a point de famille, point de patrie, et le sang du peuple a moins de valeur que celui du plus vil troupeau. A Athènes, à Sparte, au contraire, c'est le peuple qui règne : un sentiment sublime, quoique incomplet, l'amour de la patrie,

lui donne une force morale inconnue de l'Asie entière, et qui doit la vaincre ou la régénérer. En voyant la Grèce, on sent que l'homme y a recouvré ses droits. La femme n'est plus une marchandise, on la respecte comme épouse et comme mère. La violence n'est plus dans la cité, on ne l'exerce qu'à la guerre, sur les Barbares ; mais, hélas ! les Barbares couvrent le globe, les Barbares environnent la Grèce : Athènes est comme un point lumineux dans les ténèbres, mais qui doit un jour, comme le soleil, illuminer le monde.

Ce ne fut point une lutte ordinaire que celle de la Perse et de la Grèce. Les historiens, qui n'ont vu à Marathon et à Salamine que la rencontre de deux peuples et le destin de deux villes, n'ont rien compris à cette époque, la plus mémorable sans doute de l'antiquité. Il y avait là quelque chose de terrible et de solennel, c'était le combat de deux principes, de la liberté et de l'esclavage, de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal. Il s'agissait non d'exterminer des armées et de soumettre des nations, mais de savoir si l'homme est né pour servir éternellement les caprices d'un tyran ; si la perfectibilité est la loi de notre être, si Dieu en nous plaçant sur la terre nous a donné un but à atteindre, une tâche à remplir, et si cette tâche est le perfectionnement de l'humanité. Voilà ce qui se débattait entre l'Asie et la Grèce. Le sort du monde reposait alors sur la tête de trois hommes, dont la mission fut toute providentielle. Miltiade à Marathon, Léoni-

das aux Thermopyles, et Thémistocle à Salamine, croyaient ne se dévouer qu'à leur patrie : ils combattaient pour le salut du genre humain !

Supposez-les vaincus, et voyez la Grèce périr avec eux, et voyez la civilisation et ses doux fruits, les lettres, les sciences, les arts, périr avec la Grèce : le point lumineux qui doit toujours s'agrandir sur le globe se fût éteint, et peut-être à tout jamais. Et quelle digue aurait pu arrêter le torrent des armées persanes ! Rome naissait alors ignorée et faible ; Xerxès l'eût étouffée dans son berceau. Carthage, plus commerçante que guerrière, se serait prosternée devant l'or de l'Asie ; cinq millions de soldats eussent inondé la Macédoine et prévenu la naissance d'Alexandre. Enfin, l'Europe ne se composait que de tribus sauvages, dont plus tard les armées romaines devaient commencer la civilisation, mais qui se seraient perdues comme le reste du monde dans les ténèbres de l'esclavage oriental.

La défaite des Perses fut un bonheur pour l'humanité ; mais elle ne termina pas la lutte, puisque, après tant de siècles, cette lutte dure encore, et que de nos jours les nations de l'Europe se sont trouvées tout à coup divisées entre elles, comme l'étaient autrefois la Grèce et l'Asie. D'un côté les peuples libres, de l'autre les autocrates et les rois absolus. Le spectacle n'a fait que changer de place ; il a passé de l'Orient à l'Occident ; seulement l'armée des peuples libres est en progrès, elle compte aujourd'hui dans ses rangs tout ce qu'il y a d'éclairé, de noble et de

généreux sur la terre ; bien plus, elle sait qu'elle accomplit la loi de la Providence, ce que ne savait pas Thémistocle, et elle a pu prendre pour devise le cri de victoire des croisés : DIEU LE VEUT !

CHAPITRE XXVIII.

SUIVE DU MÊME SUJET. COMMENT LA PENSÉE DE L'UNITÉ DE DIEU EST ARRIVÉE AUX PEUPLES.

Les hommes dont la passion a corrompu le jugement ne savent pas suivre les traces de la vérité.

(BOSSUET, *Sermon sur la véritable conversion.*)

La liberté civile des peuples est le premier pas du genre humain dans la route du progrès, c'est-à-dire la première condition de tous les autres progrès.

Les chaînes du despotisme ne pèsent pas moins sur les esprits que sur les corps : les despotes ne règnent que par la force et le mensonge ; ils savent que le fer les tue quelquefois, et que la vérité les tue toujours.

C'est donc chez les peuples libres seulement que la vérité peut naître. Et s'il n'y avait pas eu de peuples libres sur la terre, jamais la pensée d'un Dieu unique, d'un Dieu créateur, n'eût consolé le genre humain.

Voyez, en effet, d'où nous est venue cette pensée ; saisissez-la à son origine pour vous prosterner et pour l'adorer. Vous ne vous prosternerez ni devant Babylone, ni devant Memphis, villes d'idolâtrie et d'opprobre. La première révélation de l'unité de

Dieu se manifeste chez deux peuples échappés comme par miracle des chaînes de l'esclavage : aux Israélites, devenus libres par le génie de Moïse ; aux Grecs, devenus libres par les institutions de Solon.

Et quoique dilaté par les joies de la liberté, le cœur de ces peuples ne fut pas assez grand pour contenir cette pensée : Moïse resta seul, sans être compris, et plus tard Socrate eut le même sort. Tout ce qu'ils purent faire, ces grands hommes, fut de prendre acte devant Dieu de l'aveuglement des peuples, et de léguer leur pensée aux siècles à venir.

CHAPITRE XXIX.

L'HOMME N'EST COMPLET, IL N'EST TOUT CE QU'IL PEUT ÊTRE, IL NE PRODUIT TOUT CE QU'IL PEUT PRODUIRE, QUE DANS SA LIBERTÉ. LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

L'esclavage déshonore le travail, il introduit l'oisiveté dans la société, et avec elle l'ignorance et l'orgueil, la pauvreté et le luxe. Il énerve les forces de l'intelligence et endort l'activité humaine.

(ALEXIS DE TOCQUEVILLE, *de la Démocratie en Amérique*, t. I, chap. II, p. 22.)

La nature veut que non-seulement notre intérêt moral, mais tous nos intérêts matériels, ceux auxquels les masses sont le plus sensibles, soient brisés par l'esclavage. C'est ainsi qu'elle protège la liberté. Elle prévoit le cas où des nations entières accueilleraient les vices et les crimes qui produisent de l'argent, sans autre soin que de les justifier par des préjugés ; et, ce cas étant prévu, elle lui oppose une loi dont la puissance peut émouvoir les âmes les plus vénales :

« L'HOMME N'EST COMPLET, IL N'EST TOUT CE QU'IL PEUT ÊTRE, IL NE PRODUIT TOUT CE QU'IL PEUT PRODUIRE, QUE DANS SA LIBERTÉ. »

En effet, c'est une chose prouvée aujourd'hui que les bras libres produisent plus que les bras chargés